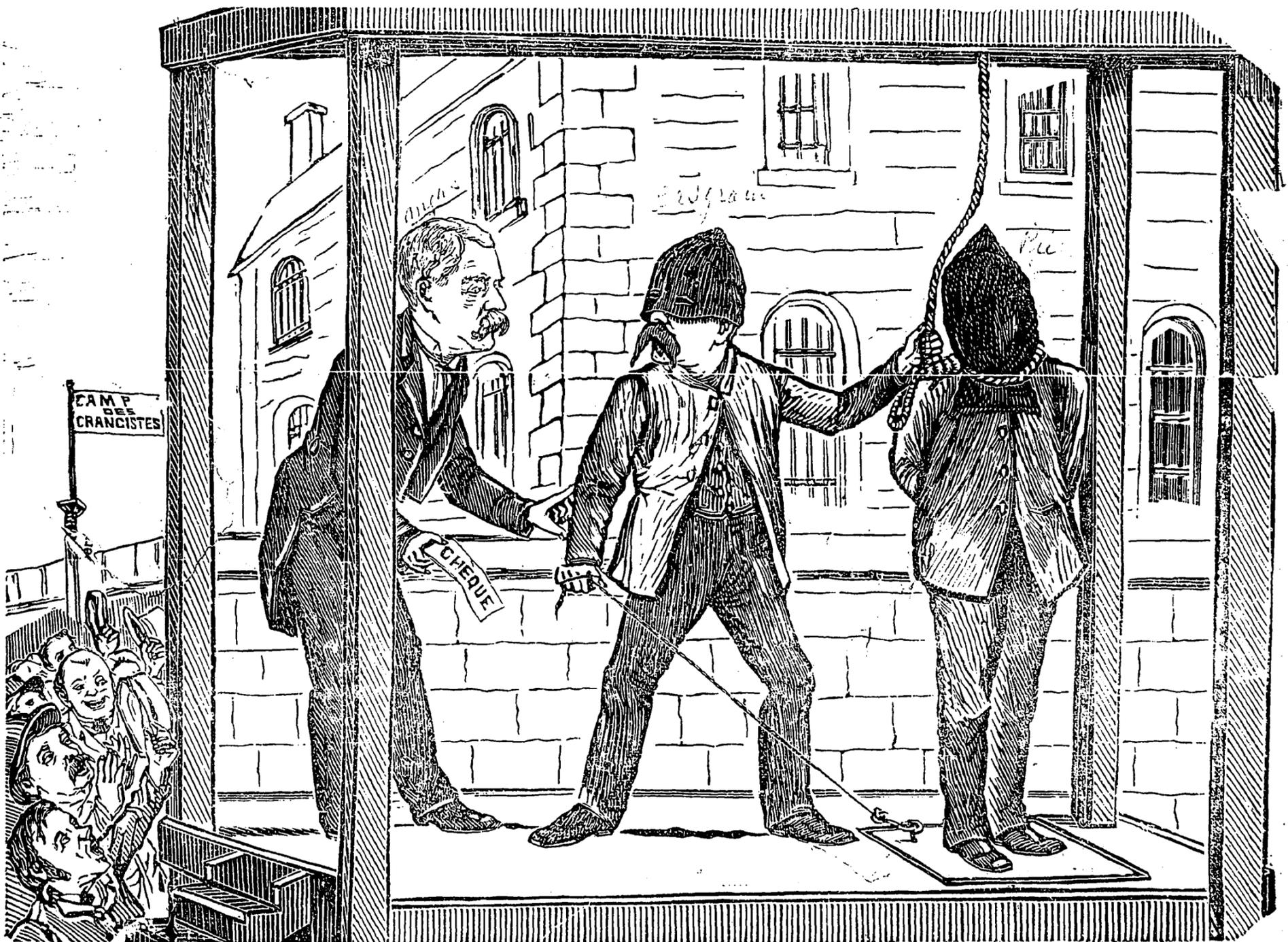


Il sait son métier

Un souvenir de 1885



ANGERS.—Tiens, Tom-Chase, prends tout de suite ce petit chèque. Tu fais bien ton ouvrage.

LES ORANGISTES—Hourrah, Casgrain ! Encore un canayen frenchy de moins. Envoie fort ! buche ! tue ! hurra !... Tom-Chase tor ever

PASSEPARTOUT

SOREL, 27 FEVRIER 1892.

LADÉBAUCHE, FILS, Rédacteur.

La roue de charrette de M. Gosselin.



NE roue de charrette ! Voilà une chose que tout le monde connaît et qui n'a rien de bien extraordinaire.

L'usage des roues de charrette remonte à la plus haute antiquité.

Les romains avaient leurs chariots de courses, Alexandre allait en tête de ses armées traîné sur un char aux roues dorées, et Achille au pied léger attachait, devant Troie, le cadavre de son ennemi mort aux roues de son char.

Même quand nous remontons aux âges fabuleux où les dieux de l'Olympe étaient aussi en vogue que les *dudes* et leurs *monocles* le sont de nos jours, les roues de charrettes n'étaient pas inconnues.

Le char d'Iris, la déesse au doigt de rose, avait des roues couleur de soleil et tout le monde sait que la Fortune la première *fiirt* du monde, promenait sa gracieuse et coquette personne sur une roue unique.

Que de pauvres diables cette roue de la fortune n'a-t-elle pas fait rêver, que de milliers et de milliers d'imaginations n'a-t-elle pas fait tourner, avec elle, brisant, à chaque révolution une illusion naissante, effaçant un rêve de bonheur, ou mettant à néant quelque château en Espagne baigné de soleil.

Cette roue de la fortune m'a fait longtemps rêver comme aucune roue n'avait réussi à me faire rêver jusqu'au jour où j'ai entendu parler de la roue de charrette de M. Gosselin.

Quand je dis que j'en ai entendu parler, je me trompe, car je réclame l'honneur d'en avoir fait la découverte.

Cette roue de charrette n'est pas une roue de charrette ordinaire.

Non pas que la charrette qu'elle soutient soit autrement bâtie que tout autre charrette, ni qu'elle soit moins ronde ou plus mince, ou tournée d'une façon autre que la première roue de charrette qui court les rues.

Mais tout de même la roue de charrette de M. Gosselin m'a fait rêver comme rare de créature, bien que je ne l'ai jamais vue.

Voici comment j'ai fait connaissance avec cette roue mémorable et pourquoi elle restera probablement dans l'histoire :

On était à juger Mercier. Les journaux bleus étaient chaque jour remplis à crever de listes effrayantes à regarder tellement que personne ne les lisait — des dépenses faites par le gouvernement national.

Le *Ptit banc* siégeait à Québec et on lançait tant d'accusations ébouriffantes à l'adresse de tous les libéraux que j'en étais venu à me tâter, moi-même, qui suis un bon libéral, pour voir si je n'étais pas par hasard un échappé de pénitencier.

Un jour, l'idée me vint de feuilleter les comptes publics pour y vérifier certains chiffres d'un journal bleu. Les chiffres étaient faux, je trouvai cependant, naturellement pour la première fois de ma vie, un certain intérêt à lire les comptes publics.

En feuilletant ces volumes je tombai sur l'item *Spencer Wood*.

« Voyons, me dis-je, ce que peut bien coûter au pays le vertueux personnage qui plonge la province dans ce chaos épouvantable sous prétexte de faire de l'économie.

Oh là ! la ! que de choses intéressantes je trouvais ! La note totale des dépenses faites pour permettre à la province d'être gouvernée par cet illustre personnage se montait à cinquante deux mille dollars, pour un an.

Et c'est au nombre des paiements fait pour lui à même le trésor provincial que je trouvais l'item suivant :

Payé à Jean Gosselin ; pour GRANDE ROUE DE CHARETTE \$16.50

Combien peut bien coûter une roue de charrette, me dis-je ?

J'allai chez mon voisin le voiturier du coin qui me tira d'incertitude.

— Les roues de charrettes, me dit-il, coûtent ordinairement douze piastres la paire, ou six piastres pièce.

C'est pourquoi cette roue de charrette de seize piastres et demi m'a fait rêver depuis.

Voilà donc l'homme économe, le politique rangé, le gouverneur modèle qui pose à la vertu.

Voilà Angers, l'homme au cinquante jugements renversés, inventeur du *p'tit banc* et du cabinet nouveau modèle.

Et cet homme nous fait payer ses roues de charrette SEIZE PIASTRES alors qu'elles en valent six.

Il est vrai qu'un dictateur est exposé à avoir besoin de charrettes solides et surtout de bien graisser ses essieux.

Jeppe

Prévoyance

Fragment de conversation sur-pris hier au Luxembourg.

Deux petites filles causaient non loin de leurs mamans :

— C'est moi qui suis contente, disait l'une. On m'a fait cadeau samedi pour ma fête, d'une superbe poupée.

— Ah ! tu joues encore à la poupée, toi ? Moi, non ; je suis trop grande.

— Et qu'est-ce que tu as fait de la tienne, de celle que tu avais l'autre jour ?

— Je l'ai mise dans l'armoire ; ce sera pour mes enfants.

— Et si tu n'as pas d'enfant ?

— Eh bien ! ce sera pour mes petits enfants.

CAUCUS MINISTERIEL



Autant de ministres autant de physionomies.

M. DeBoucherville a l'air d'un homme qui regarde l'océan où il a perdu sa montre : c'est sa tranquillité qu'il regrette.

Beaubien calcule... combien il y a de 15 sous dans \$30.000

Nantel soufflé en préparant un manifeste sur l'économie à ne pas faire, s'il devenait ministre pour tout de bon.

Pelletier hève, jaune, les cheveux droits fait des chiffres ; il prépare un état de la succession Larochelle.

Flynn étudie le plan d'une fabrique de sophismes.

Hall demande des soumissions pour la construction d'une caisse publique dans laquelle ils pourraient puiser sans la vider.

Taillon fait des jeux de mots, tout en étudiant la chanson "Que les beaux jours sont courts".

Masson regarde tout le monde et se demande ce qu'il pourrait bien faire.

Un coup de sonnette fait lever toutes les têtes. Le grand chef DeBoucherville annonce qu'il va ouvrir la séance et s'exprime en ces termes :

DE BOUCHERVILLE. — Messieurs, nous sommes aujourd'hui réunis pour délibérer sur le sort d'un de nos collègues M. L. P. Pelletier, que dans un moment d'égarement nous avons nommé secrétaire provincial.

En effet, un peu exaltés par l'idée du pouvoir qui nous est arrivé au moment où nous nous y attendions le moins, grâce à la complaisance de notre Auguste Réal Ier, nous avons formé un cabinet un peu à la hâte.

Tout à la joie de manger le gâteau, nous avons manqué de perspicacité ; et pour ne pas faire dire aux libéraux furieux, que nous étions incapables de former notre ministère nous n'avons pas été assez soucieux du choix de ses membres.

Je viens de dire que nous allons décider du sort de M. L. P. Pelletier. Ce garçon là en effet nous cause un tort immense.....

BEAUBIEN. — Tuure immense, Ayrshire, importée avec cinq veaux.....

FLYNN, bondissant. — Monsieur.....

CASGRAIN. — Voyons, M. Beaubien pas d'allusion.

BEAUBIEN. — Je demande pardon, mais.....

BOUCHERVILLE. — Voyons, messieurs, ne nous fâchons pas. M. Beaubien parle des veaux de sa ferme.

TAILLON. — Il ne faut pas

parler de corde dans la maison d'un pendu.

CASGRAIN. — M. Taillon, vos jeux de mots comme vos insinuations sont déplacés.

TAILLON. — Je n'ai rien insinué. Les faits sont là.

CASGRAIN. — C'est une autre insulte.

Tous. — A l'ordre ! A l'ordre ! Après quelques instants de tumulte, le calme revient.

BOUCHERVILLE. — Messieurs, je regrette ces incidents ; ça n'est pas de nature à prouver l'union et l'entente qui doivent exister entre nous.

Je disais donc Messieurs que les accusations quotidiennes lancées contre M. Pelletier par les libéraux qui le connaissent, accusations malheureusement assez fondées, sont de nature à nuire considérablement à la réputation d'honnêteté que j'ai attachée au nouveau ministère.

BEAUBIEN. — C'est vrai !

PELLETIER. — M. Beaubien, vous pouvez cracher en l'air, mais essuyez-vous le nez. Messieurs je vous trouve bien bon de vous occuper des accusations lancées par les libéraux contre moi. Pour vous, Messieurs je dois être innocent...

BEAUBIEN. — (à part) oh ! oui.

PELLETIER. — Et vous devez me défendre. Ne suis-je pas entré avec vous pour rallier au ministère de Boucherville la fraction honnête du parti des castors ? N'ai-je pas montré que je savais tirer parti de tout depuis que je travaille dans les intérêts du nouveau ministère ?

UNE VOIX. — Et ceux de la veuve Larochelle !

PELLETIER. — Ah ! oui, on m'accuse d'avoir volé l'argent de la veuve Larochelle. [Triomphant] Eh bien messieurs je dois vous dire que j'ai poursuivi devant les cours de justice cette misérable femme.

PLUSIEURS VOIX. — Bravo !

PELLETIER. — Ou m'accuse encore d'avoir entretenu avec des arpenteurs, des relations illicites. Mais, messieurs, c'est dans le temps que j'étais avec les rouges !

PLUSIEURS VOIX. — Bien, bien !

PELLETIER. — On m'accuse encore d'avoir taxé de petits employés que d'un mot je pouvais faire mettre à la porte. Mais ces employés étaient des rouges, messieurs, pour la plupart, et étaient fort heureux de me rendre service.

NANTEL. — C'est juste !

BEAUBIEN. — [à part] Est-il honnête ce gaillard là. Mais à sa place j'en aurais fait autant.

BOUCHERVILLE. — Les explications de M. Pelletier sont fort raisonnables et je vois qu'il sait combattre ses ennemis et au besoin ses amis. Mais il reste toujours dans l'électorat une certaine classe peu intelligente qui ne voudra jamais comprendre et apprécier à sa valeur le secrétaire provincial.

FLYNN. — De Boucherville a raison.

NANTEL. — M. Flynn peut parler par expérience personnelle.

Flynn s'agite fiévreusement sur sa chaise, tandis que Tail-

lon qui le regarde en souriant marmotte: *give the calf more rope*.

Beaubien qui a entendu, éclate de rire.

PELLETIER. — Mais messieurs doit-on en vérité sacrifier un homme qui dans tous les partis où il a été, a mis à profit tout ce qu'il a trouvé afin d'en faire bénéficier l'administration suivante qui aujourd'hui, en ce moment est la vôtre. Les accusations qu'on me lance, moi je m'en moque. Je les accueille comme on accueille les petits chiens qu'on vous lance sur les talons.

TAILLON. — L'étalon de M. Beaubien ?

NANTEL. — Taillon vous nous harass...sez avec vos calembourgs

HALL. — Je n'ai pas bien compris.

MASSON. — C'est aussi bien.

BOUCHERVILLE. — Eh bien, mes chers collègues, je remets entre vos mains le sort du secrétaire provincial et m'en lave les mains.

BEAUBIEN. — C'est donc qu'elles ne sont pas nettes ?

BOUCHERVILLE. — Beaubien vos plaisanteries sont fort déplacées. Je suis plus vieux, que vous, plus honnête.....

BEAUBIEN. — La Minerve ne l'a jamais dit.

BOUCHERVILLE. — Si vous aimez tant à parler de la *Minerve* faites donc encadrer le portrait qu'elle a fait de votre personnalité.

Un valet entre et porte un billet à M. DeBoucherville.

Celui-ci après avoir lu : — Du silence messieurs et écoutez la lecture de ce message de notre Auguste Réal Ier.

« A mes bien aimés aviseurs :

J'apprends que certaines discussions ont éclaté parmi vous causées par certaines accusations lancées contre l'honorable secrétaire provincial, on m'a aussi informé que vous songiez à vous en débarrasser de même que M. Beaubien, l'honnêteté de ces deux messieurs n'étant pas assez bien assise pour justifier l'appellation de votre gouvernement de "gouvernement honnête."

Je vous avise de ne tenir aucun compte des racontars de rues et vous ordonne de garder vos collègues. Sachez qu'en ce bas monde l'honnêteté est un fruit rare, et que savoir obéir est une grande qualité. Piez-vous en à mon expérience personnelle.

Tâchez de vous acquérir une majorité, honnêtement si vous pouvez, mais obtenez la quand même.

C'est mon souhait le plus sincère.

RÉAL IER.

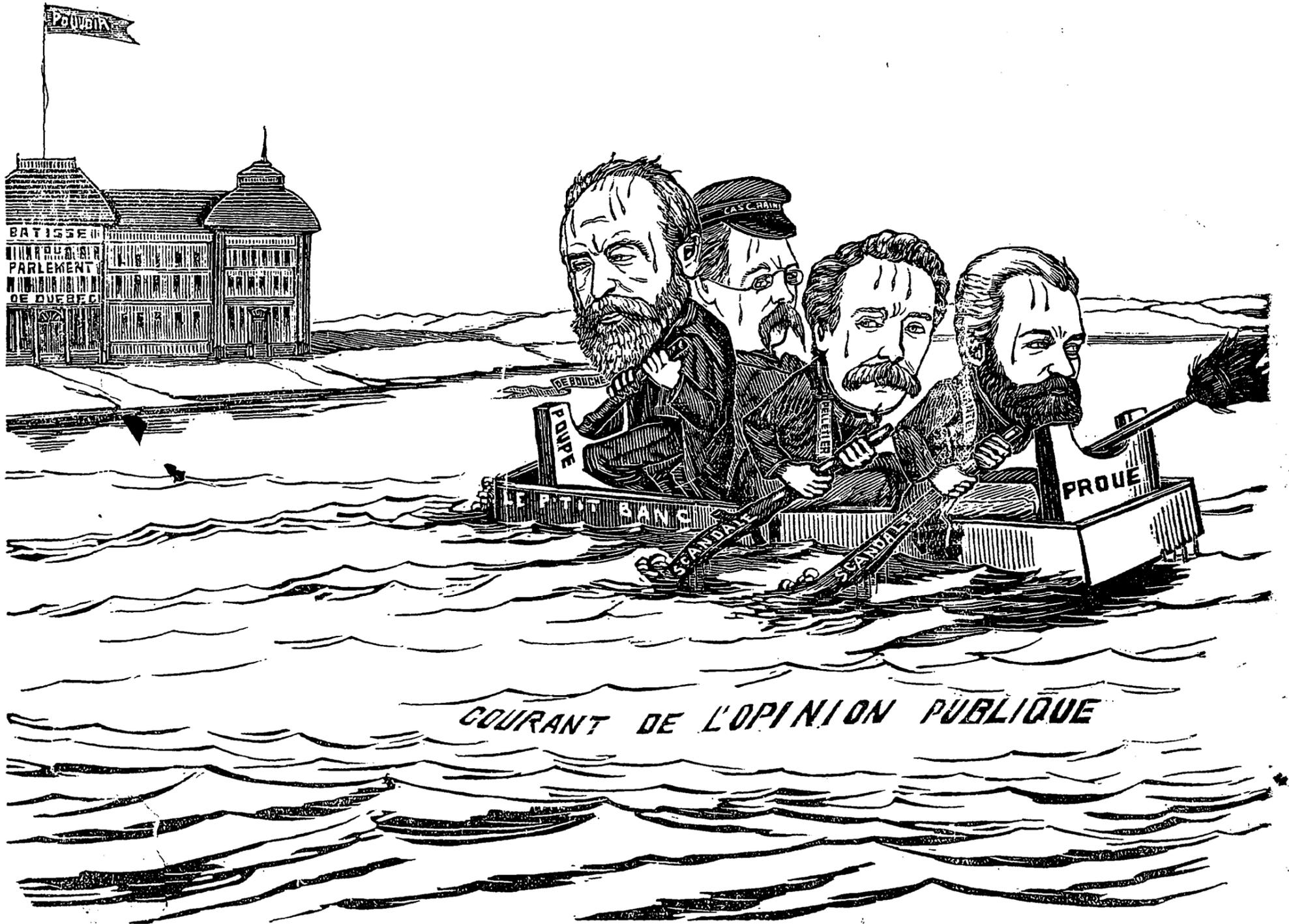
Des applaudissements saluèrent la lecture de ce document à jamais mémorable.

Le chef de l'après le caucus clos et les ministres sortant en riant à la vue de Pelletier et Beaubien qui se regardaient de travers et d'un air jaloux.

ALDEMONE.

Le loup-garou dit qu'il passe partout mais Passepartout fera courir le loup-garou, quand viendra le huit mars.

Le P'tit Banc



I
Tous les quatre nous allons gaiement
Sur le bi, sur le banc,
Sur le bi, du bout du banc !
Nous emparer du Parlement
Sur le bi, sur le banc,
A cheval sur le p'tit banc !.....

II
En forçant nous r'motions courrant,
Sur le bi, sur le banc,
Sur le bi, du bout du banc.....
DeBoucherville nous gouvernant,
Sur le bi, sur le banc,
A cheval, sur le p'tit banc !.....!

III
L'ami Nantel tenait l'devant,
Sur le bi, sur le banc
Sur le bi, du bout du banc
Et les deux autr' restaient en d'dans
Sur le bi, sur le banc
A cheval sur le p'tit banc

IV
Mais v'la ti pas que subit'ment
Sur le bi, sur le banc,
Sur le bi, du bout du banc
Nous changeons d'bord complètement,
Sur le bi, sur le banc
A cheval sur le p'tit banc !.....

V
La morale de ce boniment
Sur le bi, sur le banc,
Sur le bi, du bout du banc
C'est qu'un siège n'est pas un bati'ment
Sur le bi, sur le banc
A cheval sur le p'tit banc!
Zéren

Pas solide.

La couture du parti tory du comté de Richelieu n'est pas des plus solides. Il y en a qui disent : "Taillon dedans" et d'autres : "Il faut avoir de la morgue en politique pour arriver". Les plus confiants disent : La couture est bonne, plantez là.

Recette.

Comment teindre la blanche hermine en jaune orange : La faire monter sur le P'tit banc où il lui vient bientôt un goût prononcé pour les oranges de Floride.

Cueillettes

Un procureur venait souvent rendre visite à un personnage haut placé. Un matin, cet homme se présente, et, par l'intermédiaire du domestique, s'établit le dialogue suivant : "Mais je suis encore au lit.—Eh bien ! j'attendrai qu'il soit levé.—Je suis malade à ne pouvoir remuer.—J'ai justement un bon remède à lui enseigner ?—Comment le recevoir ? je suis à l'extrémité.—Ce serait pour moi le plus grand chagrin de ne pouvoir lui dire adieu.—Eh ! parbleu ! me voilà mort.—Que j'ai du moins la consolation de lui jeter de l'eau bénite." Force fut bien de recevoir l'important.

Certain escamoteur attirait à ses soirées une foule pressée de curieux et d'admirateurs ; les plus habiles même ne pouvaient se rendre compte de son adresse. Quant à quelques esprits oblus, ils s'imaginaient que c'était un vrai thaumaturge ou faiseur de miracles.

Un soir, le physicien aperçoit à l'une de ses séances un homme ébahi ; il n'avait pas assez d'yeux ni d'oreilles pour tout voir et tout entendre ; il était dans l'extase de l'admiration, et sans doute il ne se croyait pas lui-même en sûreté, car on le voyait à chaque instant porter les mains à chacune de ses poches pour s'assurer si sa montre ou sa bourse n'étaient point escamotées.

La séance touchait à sa fin, lorsque notre homme s'approche mystérieusement du physicien, et lui dit à mi-voix : "Monsieur, il y a un tour, il me semble, qui est annoncé sur votre programme ; je ne me suis pas distrait un instant, et pourtant je ne l'ai pas vu. Pour ce tour-là, je crois bien que vous l'avez escamoté." —Lequel ? lequel ? dit le physicien avec une apparente anxiété. Veuillez le dire tout haut, car je veux m'acquitter entièrement envers l'honorable assistance : je tiens à ce que chacun se retire pleinement satisfait.

—C'est le quinzième tour, dit notre benêt, il annonce le Cornichon enchanté.

—C'est juste : je vais réparer cet oubli à l'instant ; mais auparavant,

dites-moi une chose : Avez-vous été enchanté des tours que vous m'avez vu faire ?

—Oh ! Monsieur, j'en suis ou ne peut plus enchanté.

—Eh bien ! mon cher ami, dit l'escamoteur, mon programme est rempli, car vous convenez vous-même que vous êtes tout à fait enchanté."

Les éclats de rire et les applaudissements faillirent ébranler la salle. Le mystifié tout seul se retira grave comme un Caton : il avait compris ce tour nouveau encore moins que les autres.

Pensée d'un philosophe : —Les femmes qui ne veulent pas qu'on sache l'âge qu'elles ont, oublient toujours qu'on a su l'âge qu'elles avaient.



Le p'tit banc.

AIR :—IL ÉTAIT UN CANOT :

I
Y avait un p'tit banc
Le plus p'tit des p'tits bancs,
Qu'n'avait qu'un embêtement.
C'était de rendre fort peu d'jugement.

REFRAIN

Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la
Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la
Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la
Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la

II

Le grand papa Michel
Grayé d'son capot d'poil
Présidait avec zèle,
Ce tribunal immortel.

Il est dans l'trou tra la, la, la, la

III

Il avait pour seconds
Deux gais et fiers jurons
Dont un, nommé Masson,
Vendait du whisky au gallon.

Il est dans l'trou tra la, la, la, la

IV

L'autre un jeune McMaster.
Ami d'un minister
Disait souvent : Mister
Cet enquête il être sinister.

Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la

V

La tâche de c'tribunal
Oh, devicr infernal !
Était d'ferger des scandales,
Pour fournir d'la copie au journal

Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la

VI

Mais v'la ti pas qu'oudain
L'illustre président
S'est pris d'un mal de dents
Aussi douloureux que méchant

Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la

VII

Il s'était installé
Pour tout dégringole:
Mais avant qu'il ait parlé
Il eût besoin de s'en aller,

Il est dans l'trou la, la, la, la, la, la

VIII

Grand émoi dans le camp
On dit : c'est bin suçant
Quel v'limeux embêtement
Faut-y pas raccomoder le p'tit banc

Il a un trou la, la, la, la, la, la

IX

Puis l'on chercha partout
Un affamé d'bidous
Pour lui dire "voulez-vous
Être la cheville de ce trou"

C'est un beau trou la, la, la, la, la, la

X

A force de croquignols
Offert en si bémol
On trouve un esagnol
Qui dit : "c'est correct moi j'm' (mole)"

J'me mets dans trou la, la, la, la, la, la

XI

Dè sorte que maintenant
Cet illustre p'tit banc
Recommence pour quéqu'temps
A supporter l'gouvernement
Il s'met dans l'trou la, la, la, la, la, la
Il s'met dans l'trou la, la, la, la, la, la

Trois jeunes étudiants montés sur de modestes rossins d'Arcadie font la rencontre de trois cavaliers des plus fringants, mais qui sans doute avaient une plus forte dose de vanité et d'orgueil que de savoir-vivre. "Comment vont les ânes, messieurs les étudiants ? demande ironiquement l'un des cavaliers.—Ils vont à cheval, se hâtent de répondre bénévolement les étudiants, ils vont à cheval." Soudain les cavaliers donnent un coup d'épéron à leur monture, pour se dérober aux rires malins de ceux dont ils voulaient faire le point de mire de leurs impertinentes railleries.

Chronique politique

La commission royale à M. Angers a fait son rapport. Il y a belle lurette qu'on attendait cet événement.

Les bleus disaient: "vous allez voir...il va pleuvoir du plomb".

Eh bien non, il n'a rien plu du tout, si ce n'est les larmes des cheis ultra-marins qui pleurent maintenant de dépit et de découragement.

Et tout l'échafaudage politique Casgrain-Pelletier-Angérique tombent comme *Buffalo* un ancien compatriote au rédacteur du *Sorelois* de dégringolante mémoire.

Buffalo, ainsi nommé parce qu'il portait la tête baissée comme un bison en train d'encorner quelqu'un, était un jour à tailler un arbre dans un parterre de la rue du roi à Sorel. Ayant à scier une grosse branche il s'assit sur celle-ci et se mit au travail avec toute l'énergie d'un flaneur qui a hâte d'avoir fini.

Naturellement il arriva un moment où *Buffalo* sentit son siège s'affaisser sous lui. Le voyage qu'il fit alors doit se raconter en latin :

De brancha in brancham degringolat, super terram tombit, et fecit "pouf!"

Le rapport du juge Jetté fait dégringoler le cabinet particulier à M. Angers, tout comme l'ami *Buffalo*, et, le huit mars prochain il disparaîtra pour tout de bon. *Super terram tombit..... et fecit "pouf"* Entendez-vous monsieur Pelletier et fecit "pouf"

Tom-Chase Casgrain est en train de devenir un grand homme.

Le voilà ministre dans un cabinet d'usurpateurs, après avoir été l'instrument des ennemis de sa race pour livrer au bourreau un de ses compatriotes, coupable de patriotisme.

On dit que, dans Montmorency où Tom-Chase offre son ours, il se vante de faire emprisonner M. Charles Langelier.

Il est logique ce cher Casgrain. Après avoir fait pendre Riel il vent ploger Mercier et Langelier et tous ceux qui osent aimer leur pays, au fond des cachots.

Malheureusement pour lui, les électeurs de Montmorency ne sont pas les orangistes, francophobes si chers à Tom-Chase, l'homme au monocle.

Les bleus avaient rêvé de battre tous les ministres libéraux en commençant par M. Mercier.

Quand il s'agit de choisir des comtés pour faire éclore les nouveaux ministres, M. Angers leur suggéra tout à tour d'aller se présenter dans Bonaventure contre le chef libéral.

Chacun d'eux déclina l'honneur en chantant :

Je suis un enfant gâté,
Rempli de figures,
J'voudrais trouver un comté
Qu'aime les confitures
Mais je n'veux pas m'en aller
Me faire rosser par Mercier
Dans Bonaventure o gue,
Dans Bonaventure l.....

Dans St. Jean les bleus ont choisi Ti-Meri Molleur comme porte-drapeau. L'honorable M. Marchand

que cette opposition n'énerve pas outre mesure, vu qu'il est d'un tempérament plutôt tranquille, se contente de s'amuser avec ses amis, au dépend de Ti-Meri, de son gendre Arsenic Goddam et de son beau-frère Pierre, l'avocat. On dit même que certains vieux garçons sont allés jusqu'à commettre un "treux calembourg, en s'écriant en plein comité: *Molleur à Ti-Meri.*

M. Beaubien, du Haras parle cheval aux braves électeurs de Nicolet. Monfette va, dit-on, lui faire montrer les talens le huit mars prochain.

Ce noble *cabalero* a des idées tellement *chevaleresques* qu'il s'écriait l'autre jour dans un élan d'éloquence: "Messieurs nous attendons avec confiance le verdict du peuple dont les *juments* sont toujours à plomb" Le malheureux voulait dire *jugement.*

Quartier! quartier! s'écrie le candidat bleu dans Saint Hyacinthe. Mais les électeurs répondent

Des français après le combat de Patrimonio, en 1768 disaient à un corse prisonnier: "Comment osez-vous faire la guerre sans hôpitaux, sans chirurgiens presque certains de mourir, si vous recevez une blessure? et que faites-vous donc quand vous êtes blessés? — Nous mourons", répondit froidement le Corse.

Un paysan normand avait confié en garde à un de ses voisins une terrine de lait. Il vint la redemander, mais le lait avait disparu. Grande querelle, grand tapage; il y eut procès. La cause fut plaidée devant le juge de paix, et le voisin condamné à payer le lait, quoiqu'il soutint que c'étaient les mouches qui l'avaient mangé.

"Il fallait les tuer, lui dit le juge.—Quoi! répond le paysan, est-il donc permis de tuer toujours les mouches?—Oui, reprit le juge, partout où vous les trouverez." Au même instant, le paysan voyant une mouche sur la joue du juge, s'approcha de lui,



Philippe II, roi d'Espagne, venait d'accorder une modique pension à l'un de ses soldats. Ce guerrier se présenta une seconde fois devant son maître. "Ne vous ai-je pas donné une récompense? lui dit le roi.—Oui, sire, répondit le soldat, Votre Majesté m'a donné de quoi manger; mais je n'ai pas de quoi boire." Le monarque sourit, et ajouta une gratification à la première.

On se plaît toujours à rappeler ce beau trait de Socrate. Il avait épousé une femme acariâtre et difficile. Cette femme après lui avoir prodigué les injures et les menaces, osa un jour lui jeter un pot d'eau, qui tomba comme une avalanche sur la tête du philosophe. Socrate sans s'émouvoir, se contenta de dire: Il fallait bien qu'il plût, après un si grand tonnerre."

Le huit mars



CRAC—As-tu voté
CRIC—Non pas encore.
CRAC—N'as-tu pas d'idée arrêtée?
CRIC—Oh si... j'ai toujours été bleu... Mais ces maudits chefs politiques se mêlent de poser à la vertu depuis le mandement des évêques. Il est impossible d'avoir du whisky, et tu sais, par un temps pareil.

avec un ensemble parfait: "Pas de Cartier, pas de Cartier."

Une petite variante d'une des chansons du répertoire de Louis Vêrande pour être chantée le huit mars prochain :

Le gouverneur a pris l'vapeur
Pour un monde meilleur.....

Je viens, je viens pour le testament
D'un gouvernement

ATHANASE FORTPIQUE

Le célèbre Dominique, arlequin de la comédie italienne, se trouvant au souper de Louis XIV, avait les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Le monarque, qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait: "Que l'on donne ce plat à Dominique.—Quoi! sire! et les perdrix aussi? Par cette adroite plaisanterie, Dominique eut, avec les perdrix, le plat, qui était d'argent ciselé.

et lui donna un bon soufflet, en disant:

"La voilà, cette guense de mouche: je gage que c'est une de celles qui ont mangé le lait." Le juge reçut le soufflet, mais sans oser le rendre.

Un député ayant une pique d'amour-propre avec un de ses collègues, lui disait: "Enfin, Monsieur, vous n'avez point encore ouvert la bouché dans la Chambre.—Vous vous trompez, lui répondit celui-ci, justement froissé d'un tel reproche, car toutes les fois que vous avez parlé, je n'ai pu m'empêcher de bâiller."

Devant la porte d'une boulangerie, se tient un africain couleur d'ébène.

—Oh! fait un gamin, un nègre chez le boulanger!
—C'est moi qui fait le pain de seigle! répond le nègre.

\$1,000

Qui veut gagner mille dollars?..... C'est un joli montant n'est-ce pas? la chose est pourtant facile.

Nous avons besoin de centaines d'agents pour faire la circulation du *Passépartout* dans tous les centres français du Canada et des États Unis.

Nos agents peuvent faire mille dollars par an le plus facilement du monde sans se fatiguer et sans cesser de s'occuper d'autre chose.

Nous faisons des sacrifices immenses pour faire lire *PASSEPARTOUT*, désirant atteindre 75.000 de circulation d'ici à six mois. Nous avons déjà une circulation de près de 20,000 et nous augmentons d'un mille par semaine.

C'est le temps d'en profiter.

Écrivez-nous pour recevoir des circulaires contenant des explications et la preuve de ce que nous avançons. Ne manquez pas la chance de gagner.

\$1,000

Abonnement, envoyé par la maille, ou par porteurs \$1.00 par an. Taux spécial aux agents.



PASSEPARTOUT

PUBLIÉ PAR

La Compagnie de Publication "Le Sud," limitée.

150 RUE AUGUSTA

SOREL.